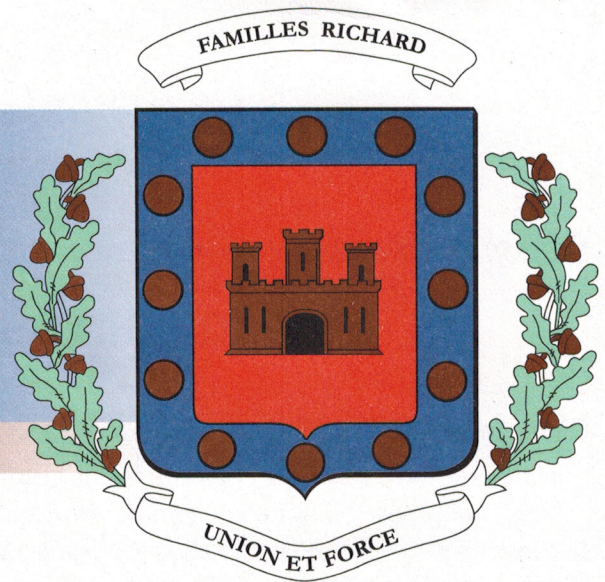


Entre Richard

Bulletin de liaison de l'Association des familles Richard



Volume 10 no 3

Juillet 2003



Monique, Cécile, Guy et Yvette au congrès de la Fédération des familles souches québécoises en mai dernier. Notre Association était bien représentée

RASSEMBLEMENT DES FAMILLES

RICHARD

24 AOÛT 2003

RIVIÈRE-OUELLE

Sommaire

Message du président.....	2
Gabriel Richard.....	3
Laurent Richard et.....	8
Émile Richard.....	10
Les Richard.....	12
Programme 24 août.....	16
Rivière-Ouelle.....	17
Attention!.....	18
Coût du journal.....	19
Jean-Marie Richard.....	20
Messages.....	24

Message du président

Chers amis de l'Association,

Je constate que je suis déjà rendu au terme de mon mandat, en tant que président de l'Association des familles Richard. Le temps a passé rapidement. Nous avons réalisé beaucoup de choses qui ont permis de mieux faire connaître notre Association.

Il me reste encore un événement à réaliser, soit celui du 10^e anniversaire de l'Association. Les préparatifs vont bon train et je me permets de croire que les familles Richard s'en souviendront longtemps. Un anniversaire se fête généralement en famille. Toute la famille est heureuse de participer à l'événement car il sera grandiose et permettra à tous, de se rencontrer, de partager les joies que celui-ci apportera. C'est dans cet esprit que je vous invite, ainsi que tous les membres de vos familles, à vous joindre à la fête. Une invitation particulière est lancée aux enfants ainsi qu'aux petits-enfants. Ils doivent constater toute la joie qu'ont leurs parents et grands-parents à rencontrer d'autres Richard. Des activités seront organisées spécialement pour eux. Plus le nombre d'enfants sera élevé, plus les activités seront intéressantes. Alors, membres de l'Association, amenez la relève avec vous, ils ne regretteront pas.

Cet événement marquera une grande étape dans l'existence de l'Association des familles Richard. Roger, l'organisateur de cet événement, est d'ailleurs celui qui a été à l'origine de celle-ci. Rivière-Ouelle, lieu de rendez-vous de cette année, nous ramène au souvenir de 1993 alors que plusieurs Richard, rassemblés dans la salle du Tricentenaire, ont accepté de créer l'Association.

Je vous convie donc toutes et tous, le 24 août prochain, à Rivière-Ouelle pour le rassemblement des familles Richard. N'oubliez pas d'inviter vos amis à vous accompagner. Nous avons déjà la confirmation de la présence de nos amis acadiens de l'Association des Richard du Nouveau-Brunswick.

Quatre membres du conseil d'administration, Yvette, Monique, Cécile et moi, ont participé au 20^e congrès de la Fédération des familles souches québécoises qui s'est tenu au début de mai dernier. Celui-ci fut un grand succès. M. Stephen White, de Moncton, a présenté une conférence sur les familles acadiennes au Québec. Plusieurs ateliers, offrant des sujets tout aussi intéressants les uns que les autres, étaient offerts aux participants du congrès.

Le comité du journal continue son travail de préparation d'un album souvenir relatant les 10 ans de l'Association. Celui-ci sera un document de collection.

Je vous invite à consulter régulièrement notre site internet pour être à la fine pointe de l'information. Je félicite André, notre trésorier, qui assure régulièrement la mise à jour de l'information.

Je termine en vous souhaitant une période estivale remplie d'activités intéressantes. Profitez-en pour participer aux différentes activités organisées, durant cette période, dans chacune de vos régions. N'oubliez pas la famille lors de vos réunions.

Richardment vôtre,

Guy Richard



GABRIEL RICHARD

Lorsque Cadillac fonde Détroit le 24 juillet 1701, il le nomme Fort Portchartrain du Détroit. La communauté consiste en quelques bâtiments incluant l'église catholique de Sainte-Anne. L'église date du 26 juillet 1701 soit deux jours après la fondation de Détroit. La paroisse fondée en février 1703 est la deuxième plus ancienne des É.U. après St-Augustine en Floride.

Gabriel Richard est né le 15 octobre 1767 à 10h a.m. à Saintes, en Saintonge. Il est le troisième fils de François Richard, écrivain de la marine à Rochefort, et de Geneviève Bossuet. Il a été baptisé à la cathédrale Saint-Pierre et porté par Jacques Bardon et Marie Vautour, les domestiques. La ville de Saintes est située sur la rivière Charente. Elle est la principale ville de la province de Saintonge à cette époque.

Son père a acquis un terrain de 150 acres un peu à l'extérieur de Saintes. La propriété est passée aux mains de François de Meshinot époux de Catherine, sœur de Gabriel. Elle demeura à leurs descendants pour plus d'un siècle.

Gabriel était un enfant vigoureux et énergique quelquefois décrit comme écervelé et bruyant. Il avait un grand désir d'apprendre. Il a d'abord un tuteur puis vers l'âge de 11 ou 12 ans il entre au collège sous la direction du Père Louis-Augustin Hardy, curé de Saint-Pierre où il étudia 6 ans. À sa deuxième année, un des maçons l'a menacé avec une pierre suite aux mauvais tours joués par Gabriel. Il se jeta de côté, perdit l'équilibre et tomba à la renverse sur le sol d'une hauteur de 25 pieds souffrant de blessures sérieuses au visage. Cet incident lui a laissé une cicatrice permanente. En 1783, on constatait chez lui des progrès constants à l'école. À l'automne 1783, son père, en difficulté financière, lui apprend qu'il ne pourra étudier à l'université de Paris. Il décida à l'été 1784 d'entrer au ministère.

En octobre de la même année, il se rend au Séminaire d'Angers dirigé par les Sulpiciens. Il prend l'habit ecclésiastique un an plus tard. Il est éligible à recevoir les ordres mineurs en 1788. Il reçoit l'ordre sacré de la prêtrise le 15 octobre 1791 à Paris caché dans une église à cause du traitement fait au religieux à cette époque.

L'abbé Gabriel Richard se voit confié la direction d'une école préparatoire à Issy en France. Il se chargea de la classe de mathématiques. Il fut jugé qu'il était plus sage d'envoyer l'abbé Richard à Baltimore pour y fonder une chaire de sciences mathématiques à cause de la situation politique en France.

Les décrets du 27 mai et du 26 août 1792, prescrivant le bannissement de tout prêtre insermenté, allaient jeter en dehors de la patrie française des milliers de ces malheureux en soutane. Ils ne possédaient que quelques pièces d'argent et des hardes. Aux États-Unis, comme au Canada, la réception des prêtres fut cordiale. Quatre sulpiciens, partis de Saint-Malo en avril 1791, étaient arrivés à Baltimore en juillet. Il s'agit des abbés F.-C. Nagot, Jean Tessier, Antoine Garnier et Michel Lavadoux.

Mgr Carroll, premier évêque des États-Unis, intervint pour suggérer aux Sulpiciens de fonder un séminaire à Baltimore (1791).

Gabriel était venu à Baltimore d'abord pour enseigner mais faute d'élèves, il décida de faire du ministère. M. Émery, supérieur en France des Sulpiciens, les rappelle tous. Le projet ne fonctionnera pas suite aux interventions de Mgr Carroll.

L'abbé Richard partit pour les missions de l'Illinois avec M. Lavadoux, en même temps que M. Flaget à Vincennes. Il arriva à Kaskaskia le 16 décembre 1792 et y établit ses quartiers généraux le 17 février 1793 avec Michel Lavadoux.

Les missions de l'Illinois comprenaient 5 paroisses principales : Prairie du Rocher, Nouvelle-Madrid, Sainte-Geneviève, Kaskaskia et Cahokia. On retrouve l'abbé Richard à la Prairie du Rocher de 1793 à 1798, à Cahokia durant les premiers mois de 1798, à la Nouvelle-Madrid et à Ste-Geneviève en 1797, à Kaskaskia en 1792 et en 1796. Il consacre 6 années de rudes labeurs au milieu des indiens.

Son premier contact avec les indiens lui enleva toutes les belles images qu'il s'était fait lors de ses études.

Ils construisirent une nouvelle église à Cahokia.

L'abbé Richard acquit un terrain de 200 acres près de Kaskaskia pour ériger éventuellement une école.

Le 24 janvier 1796, dans une lettre adressé à Mgr Carroll, il dresse un bilan peu encourageant de l'état de l'Église en ces lieux. Il existait à cette époque une église à Kaskaskia et une autre à la Prairie du Rocher.

Ses activités s'étalaient sur deux plans : missionnaire des indiens et curé des familles françaises établies. Il perfectionne son anglais vu l'arrivée de familles protestantes anglaises. Il visite ses missions en canot. Lavadoux et Richard travaillèrent ensemble quatre ans.

Détroit était alors le siège du gouvernement dans cette région de l'Ouest, possédée en premier lieu par les français, puis par les Anglais, et finalement par les Américains. À cette époque, la ville de Détroit attirait beaucoup de Français qui avaient fui la Révolution française et ses conséquences. Détroit attira bon nombre de colons canadiens-français de la région de Windsor, du côté de la rivière Détroit. La paroisse de Sainte-Anne est prospère et importante. C'était en 1800. La ville de Détroit comptait environ 2000 âmes.

Au début de 1798, l'abbé Richard reçoit l'instruction de se rapporter à Lavadoux à Détroit suite à la demande de celui-ci à son évêque. Le 27 mars, il dit adieu à ses missions de l'Illinois.

Il arrive à Détroit le 3 juin 1798, le jour de la fête Dieu, accompagné de l'abbé Jean Dilhet. Sa nomination date du 18 mars 1798. Il doit s'occuper de 12 paroisses dont 6 chapelles : Détroit, Baie Verte, rivière Clinton, rivière aux Raisins, baie Miamis et sur le canal du Lac St-Pierre. L'abbé Dilhet le seonde jusqu'en 1805. Il signa pour la première fois les registres de la paroisse comme curé le 3 juin 1802. Lors des premières années de son ministère de Détroit il voulait rénover l'église de Sainte-Anne datant de 1755. Ses premiers paroissiens étaient des commerçants, des trappeurs et des pionniers.

À son arrivée à Détroit, l'abbé Richard résolut d'ouvrir coûte que coûte une école parce qu'il n'en existait aucune. Il crée les premières écoles pour les blancs et les indiens. L'abbé Richard y fonda une école en 1804, et l'année suivante, au mois de juin tous les édifices de la mission furent incendiés : église, école et presbytère, ainsi que plusieurs maisons de particuliers soit une bonne partie de Détroit. Le tiers de la population ont l'intention de quitter la ville mais le père Richard voit à la reconstruction de la ville. Il organise des activités pour trouver de la nourriture et des vêtements. Son support et son aide encouragèrent les gens à reconstruire.

Il fonda une académie à la tête de laquelle il plaça 4 jeunes institutrices dont il avait fait lui-même l'éducation. Elles devaient enseigner la géographie, l'histoire ecclésiastique, la musique d'église et la pratique de l'oraison mentale. L'abbé Richard, quant à lui, donnait des cours de latin.

En 1809 on retrouve des ouvertures d'écoles à Grand Marais, Springwells et à la Rivière Huron. Pour instruire ces enfants et aussi comme encouragement, l'abbé Richard avait fait venir de New-York un appareil électrique, une pompe à air, une machine à filer le coton, et aussi des couleurs pour teindre les étoffes fabriquées à l'Académie.

Malgré son dévouement pour l'instruction, il consacre la majeure partie de son temps à la visite des paroisses dont il avait la charge. L'abbé Richard songe à construire une église plus vaste et plus confortable que l'ancienne. La présente fut construite en 1749 par le père Bocquet. Il dut la faire réparer en 1799, ce qui créa une dette de 3 000\$. Elle fut incendiée le 11 juin 1805 lors de la grande conflagration qui rasa Détroit. Le peuple se contenta d'une tente, puis d'un hangar jusqu'en 1809. Déprimé de la poursuite légale et des problèmes avec ses paroissiens pour le site de la construction d'une nouvelle église, il continue son ministère durant dix ans dans sa vieille église. Il sera le seul prêtre au Michigan durant une décade. En 1816, avec l'aide de son évêque et ami, Joseph Flaget, le site d'une nouvelle église est choisi et une nouvelle grande église verra le jour. L'étage inférieure fut ouvert au culte en 1820 alors que le supérieur fut terminé qu'en 1828. La construction ne se fit pas sans heurt du au coût plus élevé que prévu. Il propose à son évêque de faire une souscription parmi les catholiques du Maryland.

Il est nommé grand vicaire de son nouvel évêque Mgr Fenwick en remplacement de M. Lavadoux qui était passé en France. Sa mission relevait maintenant de l'évêché de Cincinnati.

Les indiens de la mission de l'Arbre-Croche réclame un missionnaire en poste mais l'évêque n'en a pas de disponible avant 1832. L'abbé Dejean et un jeune minoré du nom de Fauvel y furent envoyée. En 1830 ce fut au tour des indiens de la mission de Saint-Joseph à réclamer un prêtre. Ils rencontrent l'abbé Richard. En 1832, l'abbé Théodore Badin, frère de Vincent, vint consacrer la fin de sa vie à cette mission. Il en baptise 200 l'année de son arrivée.

L'abbé Richard aimait sa patrie d'adoption et les gens. Il était un relationniste public. Il prêtait souvent son

nom et prestige aux entreprises des habitants pour leurs bénéfices. Il n'était pas à la tête des pétitions mais son nom y figurait. Il savait que sa signature avait du poids. Il a entre autres demander que les lois soient publiées en français.

L'abbé Richard a de grands projets mais faute d'argent il ne peut les réaliser. La dette de son église le rend vulnérable c'est pour cette raison que son évêque fait appel à l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Il projette de construire un collège. Il avait obtenu la concession de 400 arpents de terre à deux milles de Détroit et une autre de 350 près de la Rivière-aux-Raisins. Son projet tomba à l'eau faute d'argent et le risque était trop grand. L'abbé Richard se voit traduire en cour pour incapacité de payer ses dettes. Il est condamné et doit prendre le chemin de la prison commune comme le plus vulgaire des criminels. Pour le sortir de prison, plusieurs citoyens tant catholiques que protestants lui demandent de se présenter au Congrès. Son élection lui permettrait d'être libre et son allocation lui permettrait de payer sa dette.

Politique

Le 16 juillet 1819, le Congrès américain autorisa le Michigan a envoyé un délégué territorial à Washington. William Woodbridge sera le premier délégué en 1819. Après sa résignation au poste, Salomon Sibley lui succéda en 1820. On fait la proposition à Gabriel de se présenter à l'élection de 1823. Il trouve l'idée amusante au tout début mais il change d'avis parce que l'opportunité est trop belle pour faire avancer ses dossiers. Il demanda l'avis de son supérieur laquelle fut positive. Il dut demander la citoyenneté américaine parce qu'il ne l'était pas. Ce qu'il fit en juin 1823 devant le juge Fletcher. Le juge lui refusa la citoyenneté mais il fut quand même reçu le 28 juin par deux juges du district judiciaire. Les français virent en cela une manigance de ses adversaires et une discrimination envers eux. Ils se rangent du côté de Richard. Celui-ci fut élu par 23 voix.

Il est le premier et le seul prêtre à être élu au Congrès. Son avènement au Congrès des États-Unis en 1823 fut un véritable événement politique pour le peuple.

Il prit son siège au palais législatif à Washington le 8 décembre 1823. Il devint le point de mire rapidement. Jamais il ne prononça de grands discours étant donné qu'il ne parlait pas assez bien la langue anglaise pour prononcer de grands discours. Il était un élément de curiosité au Capitole et dans les rues. Son accent particulier et son apparence personnelle attirant l'attention. Mais pour l'abbé Richard ce du être une joie incommensurable. Non par vanité humaine mais, joie provoquée par le sentiment d'avoir su faire ainsi valoir sa « religion catholique » par les autorités politiques. Le 11 décembre un nommé Scott présente une pétition de John Biddle, l'un des candidats défaits, demandant l'annulation de l'élection prétextant que l'abbé Richard n'était pas citoyen américain. Une commission soumit un rapport, le 13 janvier 1824, qui indiquait que l'abbé Richard avait déjà déposé une requête en ce sens en juin 1823. La pétition fut déclarée nulle.

Sa plus grande énergie fut consacrée à faire ouvrir une route entre Détroit et Chicago. Il fera un plaidoyer devant le Congrès. Le projet de loi fut adopté par la Chambre le 2 février 1825 et par le Sénat le 2 mars. Le Great Sauk Trail, le plus important sentier indien dans la région des grands lacs, était utilisée par les explorateurs français, les commerçants de fourrure, les missionnaires et les soldats. Après 1760 le sentier devint une route principale pour les anglais et les voyageurs américains. Lorsqu'une route militaire fut nécessaire pour relier Détroit avec le Fort Dearborn (Chicago), le gouverneur du territoire Lewis Cass et le père Gabriel Richard, un influent législateur, étaient les principaux supporteurs de la route du Great Sauk Trail. La construction étant supporté par le fédéral, la route était étudiée en 1825 et construit en 1829. Plusieurs sec

tions de la route étaient pavées d'énormes bûches de chêne, recouverte de béton sale. Même avant que la route soit modifiée, les immigrants déménagèrent à l'ouest de Détroit par la route de Chicago.

Ses amis et même des membres éminents du clergé l'encouragèrent à poser sa candidature à l'élection de 1825. Il fut battu par un nommé Wing. Il contesta l'élection mais en vain.

Son mandat lui avait permis de payer sa dette d'église. Il avait réussi à obtenir des sommes importantes pour ouvrir des routes, construire des quais et des ponts, dessécher des marais et développer le commerce, l'agriculture et l'industrie de son territoire.

Il se représenta aux élections de 1827 et 1829 et essuya la défaite.

Le patriote

L'abbé Richard fut un patriote dans la plus belle acceptation du mot. Ce fut surtout durant son séjour à Détroit qu'il donna des preuves manifestes de cette qualité, qui, chez tout homme bien né, dénote un grand cœur et une noble âme. Quoique français d'origine, il sut mettre un frein à ses aspirations comme à ses tendances de chauvinisme, et sa patrie d'adoption devint sa véritable patrie.

Il comprit en arrivant à Détroit que le meilleur parti à prendre serait de se mettre en rapport avec les sommités du monde américain de sa ville. Il est ami et associé avec des personnalités de Détroit.

Le patriotisme de l'abbé Richard servait beaucoup à mettre sa figure en évidence au milieu du peuple anglo-américain. En 1817 soit le 26 août, la législature du Territoire adopta une loi pourvoyant à la fondation d'une université. La création de l'université du Michigan est parrainé par le gouverneur Lewis Cass, le juge Augustus B. Woodward, le père Richard et le rév. John Monteit. Ils proposaient un système d'éducation progressif soit du primaire au collégial. Le premier édifice de l'université a été construit à Détroit sur la rue Bates près de la rue Congress. Il fut incendié en 1859. L'université fut relocalisée de Détroit à Ann Arbor après que le Michigan soit entré dans l'Union en 1837 comme la 27^e état avec une population de 175 000 personnes. Il y avait 13 chaires principales (Monteit : 7; Richard : 6), subdivisées en 63 sections représentant toutes les branches de l'activité humaine. M. John Monteit, ministre presbytérien, fut nommé président de l'université tandis que l'abbé Richard fut vice-président et Woodbridge secrétaire. Le salaire du président s'élevait à 25\$an, celui du vice-président 18.75\$an, les professeurs 12.50\$an par chaire. L'éducation fit des progrès au Michigan grâce à ces deux hommes. Ils furent autorisés à ouvrir une académie classique à Détroit où le latin français, le grec antique, la grammaire anglaise et un projet ornemental y serait enseigné.

L'abbé Richard était très populaire auprès des protestants.

Durant la guerre de 1812, Gabriel Richard, curé de Vincennes et de Kaskaskia, persuada les français de l'Illinois et de l'Indiana de se battre du côté américain contre les anglais. Richard fut enrôlé dans la compagnie d'infanterie de Georges McDougall. Ses activités à la guerre ne sont pas claires mais il est évident qu'il a opéré un hôpital à Détroit. Après la capitulation, il résolut de garder une attitude réservée face aux anglais. Il était dégoûté de la répression sauvage. C'est à ce moment que les officiers anglais le soupçonnèrent. Suite à des troubles, la loi martiale est décrétée. Richard devint alors un homme marqué. Il refuse de prêter allégeance au roi d'Angleterre prétextant qu'il ne supportait que la constitution des É.U. et rien d'autre. Il est arrêté et emprisonné à Sandwich en Ontario. Le chef indien Tecumseh fera pression sur les anglais pour sa libération. Les anglais sont forcés de le libérer.

(suite prochaine parution)

Laurent Richard et Jean-Pierre Petit

Considérés par tout le monde comme de véritables héros

Les canotiers Jean-Pierre Petit et Laurent Richard qui étaient participants de la 69^e édition de la Classique internationale de canots de la Mauricie, en septembre 2002, se souviendront toute leur vie de l'événement. En fin de semaine dernière, Petit et Richard ont reçu le prix « Coup de cœur », lors du 21^e Gala Sport-hommage Desjardins. On sait que lors de la dernière Classique de canots, les deux hommes ont sauvé in extremis un des participants, le canotier Raymond Mass, âgé de 57 ans.

Considérés par tout le monde comme de véritables héros, les deux principaux responsables du sauvetage dramatique estiment plutôt qu'ils ont tout simplement accompli ce qu'auraient fait d'autres canotiers, dans une situation similaire.

Quatre mois plus tard, Jean-Pierre Petit et Laurent Richard ont la mémoire parfaite du scénario vécu.

Précisons d'abord que Jean-Pierre Petit faisait équipe avec Raymond Masse et Laurent Richard avec Benoit Labrosse. Sergent policier à la sécurité publique de Trois-Rivières, Petit participait à sa 16^e Classique de canots de la Mauricie. Laurent Richard, propriétaire de la firme de consultants Les Services Synergétik, participait à la Classique de la Mauricie pour la troisième fois, les deux précédentes remontant à une vingtaine d'années.

« Raymond Masse est chanceux d'avoir un ami comme Jean-Pierre Petit qui soit doté d'une aussi grande force ».

C'était la journée de la troisième et dernière étape. Depuis le point du barrage La Gabelle, les deux équipes se retrouvaient autour de la 40^e position, soit au deux tiers du classement. Les deux canots se suivaient, celui de Petit-Masse devançant légèrement le second. Au moment, où les événements catastrophiques sont survenus, soit dans les rapides Des Forges, les participants n'étaient qu'à 30 à 45 minutes de compléter le parcours de trois jours.

En prologue à la tragédie, Laurent Richard raconte qu'à partir de La Gabelle, il voyait régulièrement Raymond Masse, dans le canot avant, se pencher vers l'arrière. « Je me suis dit qu'en agissant de cette façon il allait finir par perdre l'équilibre. Je ne savais pas ce qui se passait. Il était toujours penché vers l'arrière et il se ramenait », a rapporté Laurent Richard. Jean-Pierre Petit devait confirmer que c'est au même endroit qu'il a constaté que quelque chose ne semblait pas aller avec son coéquipier Masse. « Je lui ai demandé s'il avait des problèmes. Il m'a répondu dans la négative, ajoutant que lorsqu'on serait arrivé à Trois-Rivières, il me dirait

quelque chose. Plus tard, j'ai compris qu'il m'aurait dit qu'il souffrait terriblement, les efforts déployés dans la course lui ayant fait aggraver une blessure qu'il s'était infligée, quelques semaines avant », a témoigné Jean-Pierre Petit.

Laurent Richard reprend en disant qu'en arrivant aux rapides Des Forges, il constata que c'était très tumultueux et que des équipes étaient en difficulté. « À un moment, j'ai vu deux canots qui avaient chaviré. J'ai fait une fausse manœuvre afin de les éviter et nous avons également chaviré. Nous nous sommes informés si les occupants des canots chavirés étaient corrects. C'était le cas, tout comme mon copain Benoît Labrosse. C'est à ce moment que j'ai entendu crier un autre canotier, plus loin. Il criait : « Venez m'aider, mon chum est en train de se noyer ». C'était Jean-Pierre Petit. On s'est dirigé vers lui. En arrivant, il a crié : « Venez m'aider mon chum est mort ». J'ai vu Raymond Masse, il était bleu. Je lui ai donné la respiration artificielle. Au début, ça ne marchait pas parce que je ne lui bouchais pas le nez. Puis, après trois ou quatre fois, j'ai senti que ça revenait », a poursuivi Laurent Richard.

Jean-Pierre Petit enchaîne en mentionnant qu'en arrivant aux rapides Des Forges où les vagues étaient de trois ou quatre pieds, il vit son ami Raymond Masse se jeter dans le canot, sur le dos. « Puis, j'ai vu sa rame partir au large. Il semblait inconscient. Seul à ramer, j'ai perdu le contrôle du bateau et nous avons chaviré. Au contact de l'eau, Raymond est revenu à lui et il s'est poigné après le bateau. Il m'a alors fait signe qu'il était correct », a dit Petit, qui choisit ensuite de quitter le bateau pour aller récupérer les avirons. « Cela m'a pris 30 à 40 secondes, en nageant, et quand je suis revenu, Raymond n'était plus accroché au bateau. Je criais : « Raymond, Raymond », mais je ne le voyais pas. Puis, j'ai vu son tube pour boire qui est accroché à la bouteille d'eau dans le bateau et qu'on attache au cou pour que ce soit plus pratique. Le tube était étiré à son maximum. J'ai pensé que Raymond était au bout. J'ai plongé et c'était le cas. Je l'ai empoigné et remonté à la surface, mais je l'ai échappé. J'ai plongé à nouveau et cette fois, je l'ai maintenu la tête hors de l'eau, d'un bras, l'autre tenant le canot qui nous servait de bouée de sauvetage. C'est là que Laurent Richard est arrivé et lui a donné la respiration. Tout cela s'est passé alors qu'on était entre deux eaux. Puis deux équipes sont arrivées pour nous tirer sur la rive. C'est là que Raymond a finalement repris conscience », a raconté Petit, mentionnant que si c'était un sport extrême, c'était quand même impensable qu'il y perde son excellent ami, Raymond Masse.

Les deux héros tiennent à dire que s'ils ont joué les vedettes de premier plan dans cette aventure, il y a aussi d'autres acteurs de soutien dont l'aide a été très importante. Entre autres, Benoît Labrosse, le responsable de la sécurité de la Classique et les deux équipes qui ont tiré au bord les canotiers en détresse.

« Raymond Masse est chanceux d'avoir un ami comme Jean-Pierre Petit qui soit doté d'une aussi grande force. Quant à moi, je suis à l'aise dans l'eau et j'ai retrouvé les notions d'un cours de réanimation suivi il y a longtemps », a conclu Laurent Richard.

Oui, les deux sauveteurs ont bien l'intention de participer à d'autres courses de canots et ils sont convaincus que Raymond Masse le fera également.

Article de Roger Levasseur, paru dans le Nouvelliste du 27 janvier 2003

Émile Richard

Plusieurs pionniers de langue française ont légué leur nom à des villages de la Saskatchewan. Quelques exemples viennent immédiatement à l'esprit : Antoine Marcellin, Louis Veillard (Veillardville), Louis Reynaud pour le nord, Louis Poulin de Courval, Louis-Pierre Gravel (Gravelbourg), le clan Bécharde pour le sud. On pourrait en trouver des dizaines d'autres, dont plusieurs sont moins évidents que ceux-là. Ainsi, le long de la route 40, reliant North Battleford à Prince-Albert, s'élève le hameau de Richard – inmanquablement prononcé « Rit-cherd », à l'anglaise – dont le nom honore la mémoire du pionnier canadien français, Émile Richard.

La famille Richard a sans nul doute hérité plus que sa juste part de ce goût des voyages et de l'aventure qui caractérisait les habitants de la Nouvelle-France, découvreurs des trois quarts de l'Amérique du Nord. Le père d'Émile, Raphaël, prend part à la ruée vers l'or de 1849 en Californie; puis, il entreprend le périlleux voyage vers les champs aurifères de Coolgardie lors du rush de 1852 en Australie, avant de revenir s'installer comme marchand dans la région d'Arthabaska. Édouard-Émery, cousin d'Émile, d'abord député à la Chambre des communes, est ensuite nommé shériff des Territoires du Nord-Ouest en 1878 et s'installe à Winnipeg. Émile l'y rejoint l'année suivante; il n'a que 19 ans.

Le jeune homme quitte Winnipeg le 17 juillet 1879 avec un associé métis, en direction nord-ouest, par la « piste de la Compagnie ». Après 42 jours de route, les partenaires atteignent Batoche, laissent souffler leurs chevaux quelques semaines, puis obliquent vers le sud, gagnant les montagnes aux Cyprès à la fin d'octobre sans avoir rencontré un seul autre Blanc. Ils construisent un petit poste de traite, à portée de voix de Fort Walsh. L'entreprise se révèle fort lucrative. C'est l'époque des dernières grandes chasses aux bisons et les Indiens avec lesquels ils vont traiter jusqu'au Montana ont anéanti un troupeau d'un millier de têtes; plus de 500 robes passent alors entre les mains des deux associés au cours d'une seule séance de traite. De retour à Winnipeg, Émile Richard s'associe avec un de ses frères et fait fructifier son avoir durant la vague de spéculation qui annonce le grand boom foncier de 1881-1882. Puis, il repart vers l'ouest, s'occupe un temps à Calgary, forme une compagnie minière appelée la **Whoop-Up Mining Company** avec six autres jeunes hommes, l'abandonne après une année de prospection dans les contreforts des Rocheuses et arrive à Battleford en novembre 1885. Il exploite un magasin général pendant trois ans, mais suite au ralentissement du peuplement et, partant du commerce, il abandonne tout et se met en route pour le Petit Lac des Esclaves avec plusieurs tonnes de marchandises de traite. Son énergie semble ne pas avoir de limites; il érige un magasin et une série de postes de traite, les visite l'hiver en traîneau à chiens, abattant ses 80 kilomètres par jour. Après leur vente en 1890, il revient lancer un ranch dans les Montagnes de l'Aigle, au sud de la rivière Saskatchewan-Nord et tout près d'une réserve indienne, en société avec son cousin Philippe. Émile repart en courses; c'est à Maclead, tout à fait au sud-ouest du territoire de l'Alberta, qu'il va chercher des chevaux; le bétail, lui, vient de Prince-Albert.

Pendant plusieurs années, il se livre presque exclusivement à l'élevage et effectue des voyages réguliers jusqu'aux grands marchés à bestiaux de Winnipeg. C'est là qu'il fait la connaissance d'une jeune institutrice, Arthémise d'Auteuil, en 1895; il l'épouse l'année suivante. Le couple s'installe alors sur le ranch; les seuls voisins sont les Indiens de la réserve et c'est une sage femme indigène, la pipe à la bouche,

dit-on, qui met au monde leur premier enfant.

S'il fallait faire la somme des distances parcourues jusqu'alors par Émile Richard depuis son arrivée dans l'ouest, on en arriverait vite à un chiffre d'autant plus étonnant que les moyens de transport sont encore à cette époque peu développés. Mais il semble bien que son goût des voyages soit finalement satisfait. L'état de ses troupeaux devient sa préoccupation première. Ceux-ci augmentent si rapidement en nombre qu'il faut trouver de nouveaux pâturages plus étendus dès 1900. On ira de l'autre côté de la rivière, dans un district situé à une quarantaine de kilomètres à l'est de North Battleford et qui n'a pas encore été arpenté. Le déménagement est tout un spectacle : 500 bêtes à corne et 100 chevaux talonnés par des cowboys, dans la meilleure tradition du Far-West.

Émile Richard construit une maison, l'été suivant et y installe sa famille. La région est idéale pour l'élevage et le troupeau double en peu de temps; mille têtes constituent à cette époque une véritable fortune. Mais avec l'arrivée d'un nombre de plus en plus important de colons à partir de 1902, les pâturages libres disparaissent rapidement et il faut mener les troupeaux toujours plus loin vers le nord. Souvent, quelques animaux trompent la vigilance des cowboys et endommagent les récoltes dans les champs avoisinants. Il faut alors dédommager les fermiers lésés, de telle sorte que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Le rancher décide donc de vendre une bonne partie de son troupeau. D'ailleurs, les conditions du marché sont plus que favorables, car tous ces nouveaux arrivants ont besoin de bœufs, de bétail d'engraissement, de vaches à lait et surtout de chevaux pour les travaux de la ferme. Tout en continuant à s'occuper du commerce des animaux, Émile Richard se lance dans la culture à grande échelle du blé, de l'avoine et des patates. Quand le Canadian Northern complète un embranchement en 1914, à partir de sa voie principale plus au sud, le ranch Richard devient le centre du nouveau village. De l'aveu même de M. Richard, sa fortune est faite.

En 1917, il érige une imposante maison en briques à deux étages, de loin la plus grande et la plus dispendieuse de toute la région du nord-ouest. Il la baptise « Acadia » pour marquer l'origine acadienne de la famille Richard et commémorer la publication, quelques années plus tôt, d'un livre du même nom, de la plume du cousin Édouard. Il avoue qu'elle lui a coûté la jolie somme de 35 000\$.

En 1925, désireux de prendre une demi-retraite méritée, il dispose du reste de son troupeau et se tourne vers la politique. Candidat libéral aux élections provinciales dans le comté de Redberry, il est défait par le candidat conservateur. Avec le début des années 1930, les revers s'accumulent. La sécheresse et la crise économique entament la belle fortune amassée pendant 40 ans. Puis, la belle résidence est entièrement détruite lors d'un incendie causé par la foudre en 1935; c'est ce qui décide finalement les Richard à aller s'installer avec une de leurs filles à Montréal. C'est là qu'ils meurent tous les deux en 1942.

Renseignements : **Richard Remembers, Richard Women's Institute, North-Battleford**

Les Richard

Nazaire Richard et son petit-cousin Henri sont arrivés à Lac-au-Saumon en 1897. Henri, le grand-père des deux célèbres joueurs de hockey Maurice et Henri, ne restera cependant pas au Lac et partira pour Montréal quelques années après son arrivée ici.

Quant à Nazaire, il était marchand à la dune du sud à Havre-aux-Maisons au moment du départ. Il a alors cinquante-cinq (55) ans. C'est un homme de six pieds, doté d'une bonne santé et d'une longue barbe. Il a les cheveux châtain. Catholique convaincu, c'est un homme autoritaire qui a la prestance d'un patriarche.

Par ailleurs, sa femme Victoire Arseneau est toute petite. Elle ne mesure que cinq pieds. Ses cheveux sont noirs. C'est une femme très vaillante, très propre, qui seconde très bien son mari.

Ils quittent donc les Îles sur le Mary-James, une goélette pilotée par le capitaine Amédée Cyr, et accostent à Chatham, d'où ils prennent le train pour Lac-au-Saumon. Ils ont un peu de ménage : une table, quelques chaises, des lits, des bureaux, de la vaisselle. Ils ont aussi quelques animaux : une vache, un bœuf et quelques poules.

Ils sont attendus par ceux qui les ont précédés ici le printemps et l'automne 1896, et prennent possession de leur maison située sur le lot 21 du rang 3. Comme ils ont un grand sens de l'organisation, en peu de temps ils arrivent à avoir tout le nécessaire.

Ils ont sept enfants, cinq filles et deux garçons : Lydia, Marie-Anne, Luce, Georgianna, Angéline, Aubin et Richard. Les garçons sont trop jeunes pour aider, Aubin n'ayant que douze ans et Richard dix, mais les filles participent aux travaux ménagers.

Bientôt, les Richard ont un beau domaine, très bien organisé où poussent de nombreux arbres fruitiers. Dans le verger, on cueille les pommes, cassis, cerises, groseilles. Le jardin fournit quantité de bons légumes. Une rangée d'arbres protègent la maison du vent du nord. Une bonne grange-étable abrite des animaux bien entretenus. Tout cela exige beaucoup de travail, mais les Richard, qui sont vaillants et courageux, travaillent au développement de la paroisse aussi bien du plan civil que religieux. Nazaire, puis son fils Aubin, puis Patrick, sont gardiens au club du Lac Angus. Enfin, leur maison est le refuge de tous les passants.

Nazaire et Victoire ont fêté leur noces d'or, puis de diamant, dans leur maison. Ils y vivront jusqu'aux âges respectables de quatre-vingt-onze (91) et quatre-vingt-treize (93) ans. Le premier partira en 1935, l'autre en

1938.

La terre passera des mains de Nazaire à celles d'Aubin, puis à celles de Georges, et enfin, à celles de son arrière-petit-fils Charles.

Quelques anecdotes sur Nazaire

Il était un grand « **matignon** » et descendait toujours au village avec son cheval attelé à un « **tombereau** ». Grand-mère l'accompagnait, assise à l'arrière, les pieds pendant dans le vide. Un jour qu'on tourna le coin un peu trop vite, Victoire tomba à la renverse. C'est seulement rendu à la maison que Nazaire s'aperçut qu'il l'avait « **oubliée** » en chemin.

Nazaire était également un homme terriblement autoritaire. Un jour que Victoire était allée voir sa fille sans lui demander la permission, il lui imposa de coucher seule une longue semaine.

La terre appartenait à Nazaire, et jusqu'à sa mort! Ainsi était rédigé son testament, et il ne fallait pas une bien grosse dispute pour qu'il aille le chercher...

Aubin Richard

Dès l'âge de quatorze ans (14) ans, il travaille pour le chemin de fer, à Causapscal. Il s'y rend à pied. Mais l'histoire ne dit pas si c'était une fois par semaine ou par mois...

Il sera également un des premiers servants à la chapelle-école. Quand il épousera Adèle Turbide, ce sera le dernier mariage à y être célébré.

Aubin était un homme de haute taille, un bel homme aux cheveux bruns ondulés et aux yeux bleus. Il était très autoritaire, marche vite et échappe un « **baptême** » quand il est trop contrarié. Mais il n'a aucune rancune, car il est bon, sensible et généreux.

En 1907, il marie Adèle Turbide, fille de Pierre-Olivier. Il prend la terre numéro 20 du rang 3, qu'il quitte en 1920 pour venir s'installer avec ses vieux parents. Ils ont onze enfants : Patrick, Ida, Lydia, Omer, Alphonse,

Hippolyte, Marie-Anne, Gemma, Raphaël, Thérèse et Georges. Après une longue maladie, Adèle décède en 1927. Ida, la fille aînée, meurt également en 1927. Trois ans plus tard, Aubin épouse Marie-Jeanne Pitre. De leur union naît Jacqueline. Ce qui ne les empêche pas de prendre leur jeune nièce Thérèse Jomphe en adoption, de même que leur petit-fils Charles.

Mais ça ne semble pas encore assez de dévouement, car Aubin a décidé de prendre la relève de son père. Il s'occupe donc des affaires de la paroisse. Il y est maire de 1937 à 1941, puis de 1945 à 1952. Il est également président de la Commission scolaire, et encore de la coopérative, de la beurrerie et de l'U.C.C.. Il est un des fondateurs de la Caisse Populaire. Enfin, amateur de chasse et de pêche, il remplace son père comme gardien du lac Angus.

Comme chez les Richard, l'hospitalité est une tradition, la porte est toujours ouverte pour la parenté, les amis, le curé, l'inspecteur d'école, les passants, même les « **quêteux** ».

Le 17 mai 1952, Aubin décède d'un cancer à l'âge de soixante-sept ans. Sa deuxième épouse Marie-Jeanne lui survit jusqu'au 29 mars 1967.

Quelques anecdotes

Aubin et son grand ami Prospère Turbide étaient très politisés. Aubin était bleu, Prospère était rouge. En temps d'élections, ils ne se parlaient pas, ne se visitaient pas. Le lendemain du vote, tout recommençait comme auparavant.

Avec son caractère, ça brassait parfois, tant Aubin avait la politique à cœur. Un jour, un conseiller vient le trouver pour l'accompagner à une réunion du conseil où Aubin était maire. La discussion prenant, le ton monta jusqu'à ce que les poings cognent sur la table. Puis, ils partent dans la même voiture comme si rien ne s'était passé...

L'humour d'une descendante d'Aubin

Pour marier Aubin, Marie-Jeanne s'était achetée un superbe manteau. Elle l'a porté je ne sais plus combien d'années, jusqu'à ce que ma mère décide de m'en faire un manteau. Quelques années plus tard, quand il devint trop petit, elle le défit, le tourna pour en faire un manteau à Gilberte. À la messe de minuit, celle-ci, allant s'asseoir avec sa tante Marie-Anne, lui dit : « **Tassez-vous, j'étrenne à soir!** »

Nous l'avons ri longtemps. Nous la rions encore.

Richard Richard

Richard prit donc la terre numéro 22 du 3^e rang. Handicapé dès l'âge de quatorze ans par un rhumatisme chronique, il gagna péniblement sa vie. Pour alléger un peu les misères de cultiver la terre, il tint un petit dépanneur et il fit également du taxi à cheval.

Marié en premières noces à Thérèse Poirier, il en eut quatre enfants : Flore, Nazaire, Marie-Luce et Marie-Anne. Après le décès de sa première femme, il dut se résoudre à se séparer de ses enfants. Marie-Anne et Flore partirent pour les Îles-de-la-Madeleine chez une tante maternelle. Marie-Luce se réfugia chez sa tante Lydia au Lac-au-Saumon. Lydia était également sa marraine. Quant à Nazaire, qui était resté avec son père, il décéda le 5 juillet 1924 à l'âge de six ans.

Flore mourut le 30 mars 1938 et Marie-Anne le 18 août 1941, toutes les deux dans la vingtaine. Quant à Marie-Luce, elle est religieuse chez les sœurs du Clergé à Lac-au-Saumon.

Les femmes

Les femmes ne prennent pas beaucoup des décisions mais on a souvent entendu dire que derrière chaque grand homme il y a une dame.

À l'époque, les femmes ne travaillent pas à l'extérieur mais bel et bien à la maison. Elles secondent leurs maris et élèvent leurs enfants. Elles font tout elles-mêmes. À partir de la laine de leurs moutons qu'elles lavent, cardent, filent, tricotent, tissent, elles obtiennent des tissus avec lesquels elles confectionnent des vêtements pour toute la famille. Elles font du neuf avec du vieux car elles font aussi du linge pour les enfants dans les vieux vêtements des plus grands. Rien ne se perd. La récupération va bon train en ce temps là.

Les femmes font du pain et des pâtisseries; il n'est pas rare d'utiliser cent livres de farine par semaine. Toutes les besognes se font manuellement. Autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les femmes participent à toutes les corvées. C'est du sport, elles ont trop d'ouvrage pour aller travailler. Elles ont quand même fondé le cercle de Fermières, elles organisent des cours de tissage, de tricot, de couture, de cuisine. Elles font partie des dames de Sainte-Anne, pour les jeunes filles ce sont les enfants de Marie. Elles sont toujours là pour organiser des fêtes paroissiales, tombola, Saint-Jean-Baptiste.

Jacqueline Richard Turbide

Extrait du livre de Bertrand B. Leblanc « Il y a cent ans j'arrivions des Îles »

Programme de la journée du 24 août 2003

- 8 :30 Accueil et inscription
- 9 :30 Messe à l'église de Rivière-Ouelle
- 10 :30 Ouverture de la journée
Mot de bienvenue du président du comité : Roger Richard
Mot du président de l'Association : Guy Richard
Mot du président d'honneur
- 11 :00 Conférence de monsieur Ulric Lévesque
Sujet : L'arrivée des familles dans le grand Kamouraska
- 11 :45 Vin d'honneur offert par la Municipalité de Rivière-Ouelle
Historique des 10 ans de l'Association par Cécile Richard
Hommage aux anciens et nouveaux membres du CA
- 12 :30 Dîner
Hommage au lauréat 2003
Assemblée générale
Activités récréatives pour les enfants
- 15 :30 Activités culturelles : visite guidée de la région
visite du musée François Pilote, à La Pocatière
- 17 :30 Souper champêtre

Rivière-Ouelle

(Région tourististique - Bas-Saint-Laurent - 03)

Cette municipalité, distante de 10 km de La Pocatière et d'une vingtaine de kilomètres de Kamouraska plus à l'est, affiche une vocation surtout agricole, en vertu de la présence de riches terres composées principalement d'argile. Dans l'Arrêt du Conseil d'État du Roi du 3 mars 1722, on mentionne La Bouteillerie dit la Rivière Ouelle pour désigner l'endroit qui sera érigé, en 1855, comme municipalité de la paroisse de Notre-Dame -de-Liesse-de-la-Rivière-Ouelle et dont l'ampleur dénomminative sera ramenée à des proportions plus acceptables en 1983, sous la forme Rivière-Ouelle, qui identifiait la municipalité primitive créée en 1845 et abolie en 1847.

D'ailleurs le nom originel reprenait en son entier celui de la paroisse fondée en 1685 et érigée canoniquement en 1894. Historiquement, la dénomination concernée a d'abord été attribuée à la rivière, vers 1641 (la carte de Jean Bourdon porte «R. Hoel»), puis à la paroisse et à la seigneurie de la Rivière-Ouelle ou de La Bouteillerie, concédée en 1672 à Jean-Baptiste-François Deschamps de La Bouteillerie (1646-1703).

L'acte de concession mentionne le toponyme «rivière Houelle». Par la suite, la carte de Deshayes de 1695 indique Rivière Ouelle et celle de James Cook (1759) porte la forme «R. Oval», devant se lire «Oual». Pour sa part, l'aveu et dénombrement du 2 mai 1725 porte sur le «fief vulgairement nommé la Bouteillerie ou Rivière Ouelle» et mentionne fréquemment la rivière Ouelle. Selon toute probabilité, la rivière comme la municipalité doivent leur nom à Louis Houel (ou Ouel), parfois orthographié Houël, compatriote et ami pieux de Champlain, membre de la Compagnie des Cent-Associés et contrôleur général des salines de Brouage.

Bienfaiteur des Récollets dont il était le syndic en Nouvelle-France, il a également occupé, un temps, la fonction de secrétaire du roi. On a, en outre, avancé deux autres explications assez répandues que nous fournissons à titre indicatif, car elles ne peuvent être retenues sérieusement : il s'agirait de Jeanne de Houel, épouse de Nicolas Deschamps, contrôleur général français, qui a été enlevée avec son fils par les Iroquois au cours d'un voyage dans la région; ou bien, il faudrait y voir le patronyme de René Ouellet, à qui le seigneur Deschamps concède un lot en 1690 et qui épouse Angélique Lebel «à la rivière Ouelle», en 1691. Au cours des siècles, les graphies Ouelle, Ouel, Houëlle, Hoël, etc., ont pu être relevées.

Les Rivelois, surnommés Capelans et Marsouins, car ils pêchaient ces poissons en abondance, rappellent avec satisfaction que 40 de leurs ancêtres, sous la conduite du curé, ont repoussé, en 1690, un détachement de la flotte de Phips, en route vers Québec. Rivière-Ouelle entretient des liens avec Hautot-Saint-Sulpice en France dans le cadre d'un accord de jumelage.

Attention! Attention! Attention!

Afin de faire des économies d'argent et de temps, depuis le mois d'avril, nous avons fait appel aux services de la Fédération des familles-souches, pour l'envoi de notre bulletin « **Entre Richard** ». Je sais que lors du dernier envoi, quelques personnes n'ont pas reçu leur bulletin. Si vous n'avez pas reçu le dernier « **Entre Richard** », soit le volume 10 no2, vous n'avez qu'à m'aviser, je vais vous l'envoyer et m'assurer que l'on ne vous oublie pas dans l'avenir.

Cécile, secrétaire

(418) 871-9663

courriel : crichard@oricom.ca

Les arrivées

286. Jean Richard, Prévost

source : Michel, St-Vallier

Articles pour le journal

Merci à tous ceux et celles qui me font parvenir des articles.

Continuer et ne lâches pas.

Ventilation des coûts d'opération de l'Association

Voici quelques détails qui vous donneront une meilleure idée de l'utilisation du 20\$, coût de la carte de membre :

Les dépenses de l'Association se répartissent comme suit :

- 51% Journal
- 18% articles promotionnels
- 15% cotisation à la Fédération des familles souches québécoises
- 10% assurances/gouvernement
- 3% participation de deux membres du conseil d'administration au congrès de la Fédération des familles souches québécoises
- 3% divers

Il est facile de constater que le montant de la carte de membre est très comparable avec celui des autres associations de familles.

Le journal est le principal moyen d'intérêt des membres à faire partie d'une association. Il est le meilleur moyen d'information. Depuis avril dernier, celui-ci est publié avec la page couverture en couleur. L'Association des familles doit être fière de son journal. Nous sommes contents de l'afficher à côté de celui des autres associations. Sa beauté fait sûrement l'envie de plusieurs autres associations.

Nous utilisons les revenus de l'Association dans le meilleur intérêt des membres. Nous voulons vous donner ce qu'il y a de mieux au moindre coût. Le conseil d'administration gère les fonds avec la meilleure efficacité depuis le tout début de l'Association.

Le rapport annuel du trésorier vous fait la démonstration d'une bonne gestion. Les investissements se font avec une vision de rentabilité à moyen ou long terme. Les articles promotionnels font leurs frais.

Ce document se voulait une présentation de l'utilisation des revenus provenant de la carte de membre.

Les membres du conseil d'administration sont toujours disponibles afin de répondre à toutes vos interrogations, tant sur ce sujet que sur tout autre.

Jean-Marie Richard

notre souche au Québec

L'Acadie

Jean-Marie Richard est né en Acadie, à Beaubassin, dans les temps glorieux et paisibles de nos ancêtres de la Nouvelle-Écosse d'aujourd'hui. Il avait un an quand la terrible tragédie s'abattit sur ce coin de continent, la déportation de 1755. Les Anglais avaient décidé de posséder le pays où tant de gens parlant français étaient installés. Le meilleur moyen de ne plus avoir de troubles avec ces "french people" était tout simplement de les extirper de leur milieu. Je ne raconterai pas ici les drames terribles que ce peuple a eu à traverser pendant des dizaines d'années, d'autres l'ont fait mieux que je ne pourrais le faire.

Pierre Richard, le père de Jean-Marie, a été déporté comme la plupart de ses compatriotes et a été jeté sans pitié dans le port de Philadelphie, aux États-Unis. Madeleine Bourg, sa femme, s'est cachée dans les bois avec ses trois enfants, Pierre, Madeleine et Jean-Marie, pendant que des usurpateurs anglais s'installaient sur la ferme qu'elle avait montée avec son mari. Son éloignement s'imposait et elle s'enrôla dans une troupe de compatriotes en partance pour la province de Québec. Tout le voyage s'effectua à pied, à travers les bois et le long des grèves, dans les circonstances les plus pénibles.

Pierre réussit à remonter vers Québec, où il retrouva sa famille pour très peu de temps. Nous sommes en 1758, la petite vérole sévissait, Pierre en fut victime et mourut le 29 janvier, à Québec, de cette terrible maladie qui emporta quelques 400 acadiens¹.

Madeleine partit avec ses trois enfants ainsi que plusieurs de ses frères et compagnons de l'Acadie et remontèrent le fleuve jusqu'à la hauteur de Bécancour. Le groupe de réfugiés se cacha des Anglais au Lac Saint-Paul pendant quelques années pour ensuite coloniser le centre du Québec. Elle épousa en deuxièmes noces Jean-Baptiste LePrince, à Bécancour le 15 février 1762. et c'est là que Jean-Marie passa son enfance.

Saint-Denis

Entre-temps le frère et le cousin de Madeleine vinrent s'installer sur des fermes à Saint-Denis et Saint-Ours et ce sont eux qui signifièrent à Jean-Marie et à Pierre, son frère, que des terres étaient disponibles dans la Seigneurie de Saint-Denis. Le Seigneur de l'époque avait ouvert des

concessions au quatrième rang de la paroisse pour faire de la place aux familles Acadiennes qui remontaient de l'exil en suivant le Richelieu ¹. Pierre décida de s'installer à Saint-Charles-sur-Richelieu. C'est ainsi qu'en 1775, le 19 avril, Jean Richard se présente chez Me Marin Jehanne ², notaire public de Saint-Denis, pour faire l'acquisition de la ferme de Charles Martin et de sa femme, Élisabeth Martel. Cette ferme porte le numéro de concession 46 et est situé au quatrième rang de la paroisse et Seigneurie de Saint-Denis ⁴. Il aura comme voisin Jean-Baptiste Martel et Claude Faneuf, le fils de François. D'une superficie de 120 arpents, 3 arpents de front par 40 de profondeur, elle ne devait pas être très défrichée et sans dépendance puisque notre valeureux pionnier l'a acquise pour la somme de 72 livres(£). Jean-Marie avait alors 21 ans.

Premier mariage

C'est probablement en bûchant et en trimant qu'il a fait la connaissance de Catherine, la sœur de Claude son voisin. Si bien que le 22 janvier 1778, Jean et Catherine Faneuf ³ se présentent chez le notaire Jehanne pour signer le contrat de mariage. Mais ils n'étaient pas seuls: Pierre Richard, le frère de Jean-Marie, était présent ainsi que Pierre Bourque et Marie-Anne Richard, sa femme, oncle et tante, ainsi que leur fils Bazille. Catherine avait elle aussi de la compagnie: François et Marguerite Forgette, père et mère, ses frères Claude, Mathias, Joseph, Pierre, Baptiste et François, Jean Faneuf et sa femme Marguerite Guertin, oncle et tante, Pierre Faneuf, oncle, Guillaume La Berge et Marie Faneuf, cousine, Charles Godet et Marguerite Faneuf, beau-frère et sœur, Claude Faneuf et Marguerite Tellier, oncle et tante.

Jean apportait à la communauté de biens, une terre de trois arpents de front par quarante de profondeur, évaluée maintenant à 700 livres, un cheval tout attelé et sa carriole, une somme de 130 livres en bois de carinage pour la construction d'une maison de 20 pieds de côté, un ferrement complet pour une charrue, une traîne ferrée, une vache, une moutonne, une marmite et son couvert.

Catherine, pour sa part, apportait un terre de trois arpents de front par quarante de profondeur portant le numéro 35 située elle aussi dans le quatrième rang de la paroisse et Seigneurie de Saint-Denis, terre reçue en don particulier de ses parents, François et Marguerite, et estimée à 900 livres, une paire de bœuf de 18 mois, une vache, une taure, un cochon maigre, deux moutons dont un agneau, dix poules et un coq, un buffet à deux panneaux fermant à clef, une demi-douzaine d'assiettes d'étain appartenant à Catherine en don particulier, six cuillères et six fourchettes d'acier, un lit de plume, le traversin et deux oreillers pareils en tout, une paire de drap de lit, une couverture blanche de quatre pointes, une courte pointe de Droquet croisé, une paillasse, deux sciaux ferrés, deux fers à flasques, une marmite et son couvert.

A cette époque, personne de la famille ne pouvait signer son nom. Voici la marque de ces illustres

personnages, 23 personnes: Il me semble voir le cabinet du notaire après que ces chiqueux et fumeurs de pipe emmitouflés dans leur capot de poil aient tous apposé leur croix contresignée par le notaire.

Deuxième mariage

Jean-Marie, 45 ans, se tourne vers la belle Angélique Chenette, 20 ans, fille de déportés Acadiens, Alexis et Marguerite Brau, mariées à L'Assomption et installés à Saint-Denis. Le mariage fut célébré le 21 janvier 1799. Cinq mois plus tard, Jean-Marie mariait la plus vieille de ses filles, Marie-Josèphe, le 3 juin.

De ce deuxième mariage vont naître six enfants, Jean-Marie (1799), Simon et Jude (1801), Noël (1803) notre aïeul, Michel (1805) et Angélique (1807).

22 ans passent, les fermes prennent de l'expansion, les enfants se placent, Saint-Denis-sur-Richelieu est habité sur tout son territoire.

Décès de l'Ancêtre

C'est le 22 juin 1821 que Jean-Marie Richard décède laissant 13 enfants vivants, Charles est déjà décédé, ainsi qu'une jeune veuve. Voici le texte des archives de la paroisse de Saint-Denis.

Registre de la Paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu.

Le vingt-cinq de juin, mil huit-cent-vingt et un, par nous soufsigné prêtre a été inhumé dans le cimetièrre de cette paroisse le corps de Jean-Marie Richard, cultivateur en cette paroisse, époux de Marie-Angélique Chenette; décédé le vingt-deux du même mois, âgé de soixante et six ans, muni des secours de l'église. Présents Toufsaint et Christophe L'Huifsier qui n'ont su signer.

Bardy ptre.

Source: Archives Nationales du Québec (Montréal).

À remarquer, les témoins de sa sépulture sont des étrangers! Les enfants du premier lit avaient-ils eu maille à partir avec leur père et sa jeune épouse? De plus, c'est le curé de La Présentation qui a officier à son service, curieuse reconnaissance pour un ancien marguillier.

Le partage

En date du 11 avril 1822, un document sur le partage des biens de la communauté de Jean-Marie Richard et Marie-Angélique Chenette a été signé à Saint-Denis. Angélique avait encore avec elle

cing enfants mineurs dont elle était la tutrice. Le document en question comporte 17 pages de texte et de calcul détaillé des avoirs de la première communauté, Jean-Marie et Catherine Faneuf, à répartir aux enfants du premier lit ainsi que l'amélioration des actifs pendant la deuxième communauté à répartir aux quatorze héritiers.

Le notaire Louis Bourdages a dû recourir à deux vieux de la place, Christophe Luifsier et Joseph Gariépy pour délimiter quels actifs appartenaient à la première ou à la seconde communauté.

Greffe Bourdages, Louis St-Denis 11 avril 1822, Archives Nationales du Québec (Montréal)

On peut remarquer que le notaire a recommencé quelques fois ses écritures et n'a pas ménagé les détails pour essayer de satisfaire les héritiers du premier lit qui ne semblaient pas vouloir rien donner à la veuve éplorée. Si Jean-Marie avait été pauvre, le document aurait été sûrement plus court. On parle d'actif de 16,734 £ , plus ou moins 67,000 dollars d'aujourd'hui, pour la deuxième communauté de Jean-Marie et Angélique. Pour 1820, la somme est belle, il n'a pas chômé l'aïeul, disons qu'il s'est créé de la main d'œuvre pour effectuer ses tâches

Le règlement ne fut pas simple puisque deux codicilles ont été ajoutés au document dont un le 14 octobre de la même année et un autre le 17 septembre 1825, trois ans plus tard, toujours entre la veuve et les enfants du premier lit.

Pour la suite du monde

C'est ainsi que vécut notre premier ancêtre établi au Québec. Comme il est mentionné précédemment, c'est son fils Noël, du second lit, marié avec Marie-Angélique Leclerc le 6 février 1826 à Saint-Denis qui continuera notre lignée. Ce couple donnera naissance à un autre Noël qui mariera Domithilde Benoit le 6 février 1855 aussi à Saint-Denis. C'est ce dernier couple qui établira un noyau de Richard à Sainte-Rosalie.

Michel Richard (Rosaire), mars 2003

¹ J.B.A. Allaire, Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu, 1905

² Greffe Jehanne, Marin St-Denis-sur-Richelieu 19 avril 1775, Archives Nationales du Québec (Montréal)

³ L'origine de cette famille, ce sont d'abord des Farnsworth qui arrivent en Nouvelle-Angleterre en provenance de l'Angleterre, Mathias est fait prisonnier par les raids Canadiens, élevé par les Sulpiciens à Montréal, son patronyme passera de Farneth, à Fanef, à Faneuf pour finir en Phaneuf.

⁴ La première concession fut accordée le 17 juin 1720. Mais le vrai fondateur de Saint-Denis, c'est Pierre-Claude Pécaudy de Contrecoeur qui a acheté la Seigneurie de Saint-Denis le 12 septembre 1736.

Je remercie Michel Richard de nous avoir permis de reproduire ce document provenant de son site internet :

http://membres.lycos.fr/famille_richard/

Adresse de l'Association

Vous pouvez communiquer avec nous par courrier:

Association des familles Richard

C.P. 6700, Succ. Sillery, Ste-Foy (Québec) G1T 2W2

Internet: www.genealogie.org/famille/richard

Articles pour le journal

J'ai toujours besoin de vos articles pour agrémenter notre journal. Celui-ci sera d'autant plus intéressant si vous y collaborez. Alors n'hésitez pas à les faire parvenir à un des responsables du journal ou directement à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez me joindre par internet à :
yug_richard@hotmail.com

Appel aux généalogistes

Nous sommes constamment à la recherche d'informations d'ordres généalogiques sur une des souches Richard. Félix, notre archiviste, serait heureux d'en échanger afin de compléter les archives de l'Association et de mettre les généalogistes en communication les uns avec les autres. En partageant nos informations nous pourrions mieux retracer l'histoire des familles Richard et conséquemment, celle du Québec et de l'Acadie.

Donc si vous avez fait des recherches généalogiques que vous voulez faire partager ou compléter, communiquez avec :

Félix Richard

7777, boul. Lasalle app. 321

Ville Lasalle (Québec)

H8P 3K2 (514) 595-1259

Internet : felimado@sympatico.ca

Objets promotionnels

Vous pouvez vous procurer un blason 5\$, un épinglette 5 \$ ainsi qu'une plaque d'automobile 10\$ à l'effigie de l'Association. Il est possible de vous les procurer en communiquant avec un membre du conseil d'administration ou à l'adresse de l'Association indiquer plus haut.

Vous pouvez nous rejoindre

Si vous avez des messages ou des informations à nous communiquer concernant des réunions de familles, des événements, n'hésitez pas à nous en faire part. Nous communiquerons l'information et le cas échéant, si possible, nous serons heureux de participer à l'événement ou à son organisation. Pour nous rejoindre, vous pouvez prendre contact avec n'importe quel membre du conseil d'administration de l'Association des familles Richard ou communiquer directement avec la secrétaire :

Cécile Richard

1530, rue du Nordet

Sainte-Foy

G2G 2A4 (418) 871-9663

Internet : crichard@oricom.ca

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec 568561

Poste Canada

Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication

Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :

Fédération des familles-souches québécoises inc.

C.P. 6700, Succ. Sillery, Sainte-Foy (QC) G1T 2W2

IMPRIMÉ - PRINTED PAPER SURFACE

Guy Richard
2335, des Meuniers # 201
Québec Qc
G2C 1R2